

Thierry Simonelli

Processus primaires et interprétation

(Retranscription du cours du 6 octobre 2009)

« Tout est hypothèse. Même cette idée. »
(Louis Scutenaire)

Prodiges et vertiges

Vous aurez sans aucun doute reconnu dans cette boutade l'un des plus anciens paradoxes de la logique : le paradoxe dit du menteur ou le paradoxe d'Épiménide. Épiménide le Crétois dit : « Tous les Crétois sont des menteurs. » Et vous savez que si vous collez à la lettre de l'énoncé, tout en essayant de décider si cet énoncé est vrai ou faux, vous ne vous en sortirez plus.

Car si Épiménide dit vrai en affirmant que les Crétois sont des menteurs, alors il y a un Crétois au moins, Épiménide, qui ne ment pas. Et s'il y en a un qui ne ment pas, il est faux de dire que tous sont des menteurs. Donc, s'il dit vrai, il ment. Inversement, si Épiménide ment en affirmant que tous les Crétois sont menteurs, l'affirmation que tous les Crétois sont des menteurs est elle-même un mensonge. Donc si Épiménide ment, il dit vrai. De quoi perdre pied.

Pourtant, à l'entendre comme ça, il n'est pas sûr que vous ressentiez le paradoxe logique. Vous l'aurez remarqué dans les situations les plus quotidiennes ; souvent le paradoxe du logicien ne nous frappe même pas. Quand quelqu'un nous dit : je mens, ou j'ai menti, nous ne ressentons aucun vertige. De même, quand parfois nous entendons quelqu'un nous dire : ma vie est un mensonge et tout ce que je dis et fais n'est que l'effet de ce mensonge, nous avons l'impression de bien comprendre. Nous comprenons alors que si nous y regardions de plus près, nous risquerions de perdre pied.

Et pourtant, pour bien avancer, pour avancer sûrement, pour bien comprendre, nous a-t-on toujours appris, il faut partir d'un bon fondement. Pour bien construire surtout, il faut un fondement solide. Pour un bon développement, il faut de bonnes bases. Et l'on s'imaginerait mal une science, ou du moins une démarche empirique rationnelle, avancer sans fondements ou reposer sur des bases fragiles. À la base, il faut du solide : des racines, une assise, un soubassement, une terre ferme, un noyau, une perception indubitable, une intuition sûre, une connaissance garantie ou mieux : une Vérité (grand V). Et vous connaissez la fameuse phrase d'Archimède : « Donnez-moi un point d'appui, et je soulèverai le monde. »

Un rêve millénaire, un projet peut-être aussi vieux que le souhait de savoir lui-même : la connaissance, le savoir-faire, la science et bien d'autres encore – l'éducation, la politique, l'économie, etc. – doivent partir d'un fondement solide. Et, vous le savez, les candidats à la base ne manquent pas. Force est de croire que la seule constante, dans cette longue histoire des fondements, est qu'un fondement en cache toujours un autre.

Arrêtons-nous un instant et regardons autrement ce principe du fondement : le souhait ou le principe du fondement s'exprime par le biais d'une métaphore. Et, pour anticiper une notion qui nous intéressera ultérieurement, une métaphore d'un type particulier : une métaphore dite « conceptuelle ». En résumé, la métaphore, comme procédé stylistique, représente une image, ou un processus de représentation, qui transpose une logique ou une structure d'un domaine-source à un domaine-but.

Dans le cas de la métaphore du fondement, le domaine-source de cette métaphore est celui de la construction ; la construction de maisons, d'édifices, ou encore de temples, de chapelles ou d'églises. Les domaines-but sont le savoir ou la connaissance.

Par-delà la métaphore comme procédé rhétorique ou poétique, l'idée ou la théorie de la « métaphore conceptuelle » tente de montrer, dans quelle mesure, certaines métaphores déterminent non seulement notre façon de nous exprimer, mais encore nos manières de penser et de percevoir.¹ Ce serait la raison pour laquelle, dès que nous adoptons une telle métaphore, il nous paraît évident que quand nous construisons, il vaut mieux bâtir sur le roc que sur le sable.

Les formules de la métaphore conceptuelle de la connaissance ou de la science pourraient être les suivantes :

- Le savoir/la science est une maison
- Le savoir/la science est un édifice.
- Ou mieux encore : Le savoir/la science est un temple.

Bien évidemment, ces formules permettent la substitution de disciplines particulières à la science ou au savoir en général. Par exemple : la psychanalyse est un édifice. Ou : la psychanalyse est une église.

Si donc nous adoptons l'une quelconque de ces formules, nous pouvons développer tout une série de réflexions et de conséquences évidentes. Si la psychanalyse est une maison, un édifice, ou un temple, elle ne doit pas reposer sur le sable. Elle peut être plus ou moins haute ou profonde, contenir plus ou moins d'étages avec ses pièces, ses portes et, idéalement, ses fenêtres. Elle être fournie clé en main ou rester l'état de gros œuvre (ou de fragment²).

Puis, quand nous adoptons la métaphore du temple ou de l'église, d'autres questions intéressantes s'ouvrent devant nous : qui a le droit d'entrer au temple ? et qui doit rester dehors ? Qui a le droit de vivre ou de servir au temple ? Qui a le droit d'y parler ? Et qui ferait mieux de s'y taire ?

Une « métaphore conceptuelle » est quelque chose qui, quand ça nous tient d'une certaine manière, nous *fait* penser et agir, à l'insu de notre plein gré, à l'insu de notre pleine conscience. Bien évidemment, ces métaphores ne s'arrêtent pas là, elles ne s'arrêtent pas à l'individu ; elles pénètrent jusque dans les 'fondements' de l'organisation sociale et de ses institutions.

¹ Lakoff George et Johnson Mark, 1980. Voir également l'application intéressante de la notion de métaphore conceptuelle inconsciente aux rêves : George Lakoff, 1997.

² Le fragment ne s'oppose évidemment pas au système ; il ne représente qu'une variante du système. Ce pourquoi les fragments s'avèrent tout aussi inaltérables et intouchables que les temples clé en main.

Dans l'histoire des métaphores conceptuelles de la *psychologie*, deux prétendants n'ont cessé de se contester la primauté en matière de fondement et ce, sous des formes variables : le corps et l'âme, la machine et l'esprit, ou encore le cerveau et le psychisme. L'histoire de cette lutte des fondements recèle une presque inépuisable richesse en batailles, en prétendants à la vérité ultime, en solutions diplomatiques, en colonisations, en accords bilatéraux.

Et pourtant, malgré ce mouvement sans fin, malgré ces va-et-vient, malgré ces tangages incessants, il s'en trouve toujours et encore pour avancer de nouveaux vrais fondements, plus fondamentaux que tous les autres fondements précédents. Et, rajoutent-ils, si vous ne comprenez pas *ça*, jamais vous comprendrez quoi que ce soit à l'être humain, à la psychologie, à la psychanalyse, à la thérapie, à la clinique, etc.

J'aimerais donner un nom à cette rhétorique ; j'aimerais l'appeler l'argument de vente des marchands de bases et de fondements. Sans *mes* bases, sans les fondements que *je* saurai vous enseigner, vous n'arriverez à rien. En d'autres termes : *vous avez besoin de moi et de ma science*. Quelqu'un a trouvé un meilleur nom encore pour épingleur le versant psychologique de cette stratégie de séduction : il l'a nommé le « pousse au transfert ».

Ne sous-estimons pas non plus la force de la demande en la matière : faites-moi transférer, nous dit cette demande. Je patauge dans les marécages de l'incompréhension, je m'empêtré dans les doutes et les hésitations, je me débats avec des approximations et des échecs, je me compromets avec des évolutions traînantes et des involutions inopinées. Mais grâce à M. X, grâce à Mme. Y, je vais enfin m'en sortir. Car M. X et Mme. Y ont enfin découvert les véritables fondements. Ils m'aideront à assécher mes marécages et à rétablir la terre ferme sous mes pieds. Ils savent me proposer des boussoles qui jamais ne perdent le nord et qui me feront avancer sur le chemin du progrès assuré, de la guérison définitive et du succès professionnel. Fondamentalement, les lendemains chanteront à nouveau.

Il n'est ni utile, ni efficace d'*argumenter* contre de telles métaphores ; surtout quand elles se nourrissent de la demande. J'aimerais néanmoins vous proposer une autre métaphore. Une métaphore et non pas un autre fondement. Pas même une contre-métaphore.

Situation amusante : cette métaphore a été inventée par un Monsieur appartenant à un petit groupe de scientifiques et de philosophes à Vienne qui, du vivant de Freud, s'étaient juré de définitivement poser les sciences sur leurs véritables fondements, les fondements apparemment les plus solides qui soient dans la construction de l'édifice du savoir : l'observation empirique, la logique et les mathématiques. Le Monsieur en question s'appelle Otto Neurath. Il est né à Vienne 23 ans après Freud, il était philosophe, sociologue et économiste de formation et membre de ce petit groupe nommé « cercle de Vienne ».

Otto Neurath était un ardent défenseur du projet de la science unifiée (*Einheitswissenschaft*). Le projet de la science unifiée a propagé une idée toujours en vogue : celle d'un système des sciences avec la physique au fondement, la chimie au premier étage, la biologie au second, la sociologie au troisième et la psychologie à l'étage du dessus, et ainsi de suite. L'idée étant que dans cette maison de la science, les mêmes lois fondamentales soient valables à tous les étages et que, d'une manière ou d'une autre, tout étage supérieur doive être solidement fondé sur l'étage inférieur.³

³ Les critiques de cette représentation des sciences ne manquent pas, à commencer par celle d'Otto Neurath lui-même dans l'article cité. J'en mentionnerai deux autres : celle du physicien Anderson PW, 1972 et celle du philosophe Fodor J. A., 1974.

Mais dans un texte qui date de 1932, Neurath propose une métaphore qui risque tout aussi bien de fondamentalement remettre en question la maison métaphorique de la science. La voici :

« Il n'y a pas de tabula rasa. Nous sommes comme des bateliers qui devons transformer leur bateau en haute mer, sans jamais pouvoir le démonter et le reconstruire avec les meilleures pièces dans un dock. » (Neurath, 1932)⁴

C'est une image inquiétante pour qui croirait impossible d'avancer dans les sciences ou dans les savoirs-faires sans fondements sûrs et sans bases solides. Car en haute mer, on n'a non seulement plus de terre ferme sous les pieds, mais cette terre ferme, on ne la voit même plus. Il y a des conditions météorologiques imprévisibles et dangereuses. Il y a des courants sous-marins, invisibles et hasardeux. Aussi, le bateau de la métaphore semble nécessiter des réparations incessantes ; c'est un bateau qui prend l'eau et qui risque de sombrer. Laissons tomber tout espoir de mettre ou remettre pied à terre quand nous montons sur ce bateau. Car ce que nous pourrions y faire de mieux, c'est de surnager. Je ne sais pas ce qu'il en est de vous, mais il me semble que ce bateau ressemble tout aussi bien à la psychanalyse.

Une drôle d'image que celle de la science selon Neurath. Mais une image qui ne manque pas de réalisme averti. Je vous la laisse, à votre réflexion, et je vous propose l'embarquement immédiat sur ma petite barque. Essayons de voir, une fois de plus, ce que nous saurons faire en matière de calfatage avec les moyens du bord.

Auparavant...

Avant de vous proposer le trajet de cette année, j'aimerais brièvement rappeler par quel biais, j'en suis arrivé à ce nouveau point de départ, c'est-à-dire la pensée inconsciente et l'interprétation. Il est bien connu que les opinions se divisent quant à Freud et à la psychanalyse. J'aimerais résumer ces opinions en deux grandes caricatures (à peine) :

- Pour les uns, Freud est l'un des génies absolus de l'histoire de la psychologie et sans doute de l'histoire des sciences et de la culture. C'est le fantasme du héros intellectuel ou scientifique qui, dans son effort solitaire, porte le flambeau de la vérité de par les profondeurs insondables de l'âme et qui en remonte avec une science dont les principes, à l'image des dogmes religieux, n'auront plus jamais à être remis en question. Alors que les autres sciences piétinent sur place pendant des décennies et des siècles, juste pour régulièrement se voir ébranlées par des révolutions qui remettent en question leurs fondements-mêmes, les fondements ou les principes de la psychanalyse – la sexualité, les pulsions de vie et de mort, l'inconscient, le ça, le moi et le surmoi – sont venus au monde par le seul génie de Freud, et une fois installés, ils resteront inaltérés pour l'éternité. Il va de soi que toute personne qui comprend et souscrit à ces vérités inaltérables, participe par la-même au génie du père fondateur. Ce qui a fini par produire une petite légion de génies de fauteuil, dont la parole est loi et l'imagination réalité. C'est encore ce qui a nourri l'institutionnalisation des grands et petits maîtres, de leurs disciples et de leurs scissions. Présenté de cette manière, ce fantasme paraît particulièrement ridicule. Mais ne sous-estimez pas sa force et son étendue ; aussi chez ceux qui s'en défendent.

⁴ « *Es gibt kein Mittel, um endgültige gesicherte saubere Protokollsätze zum Ausgangspunkt der Wissenschaften zu machen. Es gibt keine tabula rasa. Wie Schiffer find wir, die ihr Schiff auf offener See umbauen müssen, ohne es jemals in einem Dock zerlegen und aus besten Bestandteilen neu errichten zu können.* »

- Pour les autres, Freud n'est qu'un tricheur pitoyable, un charlatan dangereux qui a su hypnotiser ses patients d'abord et des générations de disciples par la suite. Il les a hypnotisés à l'aide de ses contes de fées scientifiques et de ses mensonges cliniques. Cette vision des choses est aussi ancienne que la psychanalyse elle-même. Toutefois, elle a refait jour plus récemment, dans les années 80 et 90, avec ce qui a été nommé les « *Freud Wars*⁵ » aux États-Unis. Une guerre américaine plus ou moins disparue, laissant derrière elle quelques irréductibles, qui résistent encore et toujours à la psychanalyse, et une opinion publique largement impressionnée. Tout le monde semble 'savoir' aujourd'hui, que la psychanalyse est « dépassée », que les progrès de la neurologie et de la pharmacologie ont définitivement rangé Freud du côté des méprises passées. Néanmoins, en 2004, une fois de plus, il s'est trouvé de nouveaux irréductibles français et belges pour réchauffer, avec 20 ans de retard et un accès bien modeste aux textes originaux, la guerre américaine refroidie. Pendant la durée de vie d'un succès commercial en librairie, ces nouveaux noircisseurs ont, à leur tour, réussi à « mobiliser » l'opinion publique.

Les uns me semble aussi peu convaincants que les autres, même si l'on peut rester sensible aux expériences et histoires des uns et ouvert aux arguments convaincants⁶ des autres

Par où commencer donc ? L'histoire de la psychanalyse révèle une richesse presque inépuisable d'inventions de règles pratiques, de mécanismes et de lois psychiques, de compréhensions et d'explications psychologiques, de théories générales et universelles portant sur l'individu, la société et le monde.

En même temps, elle manifeste une absence quasi complète de tout effort de mise en rapport, de comparaison, de différenciation et de confrontation empirique entre ces innombrables pratiques et théories. Tout se comporte comme si en psychanalyse, tout le monde avait raison et que les différences, en fin de compte, ne faisaient pas la différence. Et pourtant, souvent elles paraissent énormes et lourdes de conséquences pratiques, éthiques et théoriques.

Quelques exemples concrets : l'enfant de Mélanie Klein ne ressemble en rien à celui de Sigmund ou de Anna Freud, la psychose de Freud ne ressemble en rien à celle de Lacan, la structure psychique selon Kohut n'a plus grand-chose en commun avec celle de Freud, et les stratégies thérapeutiques de Kernberg ne ressemblent qu'approximativement aux pratiques cliniques freudiennes, kleiniennes, winnicottiennes, bioniennes, lacaniennes, kohutiennes, etc.

Et pourtant, tous ces analystes, tous ces auteurs s'avancent avec l'ambition et de faire la 'même chose' – de la psychanalyse – et d'apporter, chacun, quelque chose de fondamental sur la psychopathologie, sur la cure, sur la structure psychique, voire sur la science du sujet en général.

Face à ce labyrinthe inquiétant de perspectives, de théories et de techniques, la répétition du geste cartésien paraît bien compréhensible. *De omnibus dubitandum est*. Et retour aux fondements indubitables.

Ainsi, d'aucuns nous proposent de faire table rase de toutes ces théories, de recommencer à la base et de suivre le fil d'Ariane de l'expérience clinique. Celle-ci devrait nous mener hors du labyrinthe des 'théories', en voie directe, vers ce qui compte

⁵ Voir par exemple : Gomez Lavinia, 2005, Crews F. C., 1995, Forrester John, 1997, Wilson Stephen, Zarate Oscar et Appignanesi Richard, 2002.

⁶ J'avouerai néanmoins que les convaincants en la matière ne sont pas *si* nombreux. Et la plupart, me semble-t-il, ont été entrevus et même évoqués par Freud. Ce qui ne veut pas dire qu'il y ait vraiment répondu ou trouvé des solutions.

vraiment. Pourtant Feud lui-même avait déjà émis ses doutes quant à cette sortie de secours quand il pointait un phénomène clinique curieux : les patients freudiens font des rêves freudiens, les patients d'Adler des rêves adlériens et les patients de Jung des rêves jungiens. Si nous suivons l'allusion de Freud et si nous étudions la clinique psychanalytique dans cette perspective, nous voyons encore que les patients freudiens sont toujours freudiens, que les patients de Mélanie Klein sont systématiquement kleinien, que ceux de Winnicott résolument winnicottien et ceux de Jung clairement jungien. Un étrange fondement donc, qui change de forme et de contenu, de fonction et de visée avec tout changement de pratique et de théorie.

À l'inverse, d'autres, moins nombreux, ont proposé une solution par la théorie. Le climat a d'ailleurs radicalement changé pour la théorie : depuis les efforts psychanalytiques de répondre aux nombreux problèmes de l'approche freudienne, la théorie est à nouveau devenue le gros mot des psychanalystes qui se retranchent derrière des casuistiques miraculeuses et invérifiables et des intuitions silencieuses et indicibles. Pourtant, comme la théorie détermine aussi la technique, ce que Freud n'a cessé de montrer, le meilleur et le plus solide dénominateur commun ne pourrait tenir que dans une théorie sûre, qu'elle soit appuyée sur les progrès de la science, l'épistémologie, la neurologie, la logique, la linguistique, la psychologie expérimentale ou encore sur la médecine. Comme exemples de cette démarche, je citerais les tentatives de W. R. Bion⁷, de J. Lacan, de George S. Klein⁸, de Roy Schafer⁹ de Marshall Edelson¹⁰ ou, dans un contexte un peu différent, celle de Mark Solms¹¹.

D'autres enfin proposent un joyeux éclectisme, une sorte de patchwork multicolore et arbitraire qui tente de boucher les trous de la théorie et les fissures de la pratique avec des lambeaux ramassés ça et là, dans la plus grande indifférence des contextes d'origine.

Revoici donc la haute-mer du batelier embarrassé de tout à l'heure. Et si vous me permettez l'usage personnel de la boutade connue : si Saint-Christophe porte le Christ et le Christ porte le monde, Saint-Christophe a intérêt à ramer.

Partant de là, nous avons donc parcouru différentes étapes de l'invention de la psychanalyse par Freud. Nous avons vu, lors des cours précédents, d'où Freud est parti (en haute-mer à n'en pas douter) et comment il en est progressivement venu à développer la technique et la théorie de l'interprétation des rêves¹². Une technique et une théorie qui, d'après Freud lui-même, représentent la pierre de touche ou le Schibboleth de la psychanalyse. L'interprétation des rêves représente la grande épreuve qui précède et décide de l'entrée au temple de la psychanalyse.

To make a long story short, j'ai raté le test ; ce qui n'est peut-être pas si grave. Plus intéressant : je crois avoir pu montrer que Freud ne se débrouillait peut-être pas mieux lui-même avec son propre test. J'y reviendrai plus en détail dès la fois prochaine. Que ce soit dit au passage : ce n'est pas l'échec lui-même, en tant qu'échec qui m'intéresse dans cette affaire, mais la manière d'échouer. Car l'échec du *test* n'équivaut pas à

⁷ Bion Wilfred R., 1963.

⁸ Klein George Stuart, 1975.

⁹ Schafer Roy, 1976.

¹⁰ Edelson Marshall, 1984.

¹¹ Kaplan-Solms Karen et Solms Mark, 2002.

¹² Avec un peu de chance, ces recherches sortiront sous forme de livre au premier semestre 2010. je crois avoir pu montrer que la période dite pré-analytique (de 1891 à 1898) n'est pas si pré-analytique, parce que Freud y développe, dans un va-et-vient expérimental époustoufflant, à peu près l'ensemble des méthodes et idées qui forment le mouvement de sa pensée à la période analytique (1900-1939) par la suite.

l'échec de l'approche des rêves, ou de la pensée inconsciente. L'échec de la *Traumdeutung* concerne son fondement, mais certainement pas sa navigation.¹³

Un effet secondaire de cette excursion aux origines de la psychanalyse a été, du moins pour moi, l'éclatement de la 'bulle psychanalytique'. Et je n'utilise pas seulement ce terme pour sa similarité à « bulle financière ». Il n'y est pas seulement question de disproportion, de séduction et de promesses de fondements non-tenues. Le problème le plus inquiétant de *cette* bulle est qu'elle a fini par devenir parfaitement étanche. Et à force d'essayer d'y respirer, la buée a fini par recouvrir la pellicule si bien qu'à l'intérieur, on finit par prendre sa bulle pour une lanterne. Et ce, comme de bien entendu, avec la conviction paradoxale d'une vision limpide du monde.

Pour avancer au galop : j'ai cru pouvoir montrer que cette bulle était une invention de l'autobiographie intellectuelle freudienne, reprise, gonflée et solidifiée par son fidèle disciple, quatrième¹⁴ historien et premier fabulateur de l'histoire de la psychanalyse, le docteur Ernest Jones.¹⁵

Ce qui ne rend pas Freud moins intéressant, un peu moins génial sans doute, mais surtout bien moins isolé et, contrairement aux contes de fées courants, souvent *en accord* avec la neurologie, la psychiatrie et la psychologie de son temps. La psychanalyse ne tombe pas sur terre comme un cadeau du ciel et elle ne remonte pas non plus des enfers comme un fléau diabolique. Elle ne doit certainement pas grand-chose à la « *splendid isolation*¹⁶ » du Freud mythique, qui découvre, seul, contre vents et marrées, l'inconscient, le refoulement, l'étiologie sexuelle des névroses, les processus psychiques du rêve, la similarité de la formation des rêves, des symptômes et des fantasmes ou la cure par la parole et bien, bien d'autres encore.

Autrement dit, j'avais commencé, les années précédentes, à distinguer ce qui dans la psychanalyse freudienne est original et ce qui s'y inscrit de la manière la plus 'naturelle' et la plus 'harmonieuse' dans l'histoire de la psychiatrie du XIX^e et du début du XX^e siècle. Ce retour aux textes source, aux textes eux-mêmes, et non à leur commentaires freudiens ou psychanalytiques, réserve d'ailleurs quelques surprises. Car quiconque s'y aventure, dans cette mer-là, y repère des belles convergences où les disciples préfèrent parler de « ruptures épistémologiques », de « révolutions scientifiques » ou pour les plus théologiques, de révélations de la vérité subjective.

Je n'aimerais pas avoir mentionné ces faits sans du moins vous en avoir donné quelques exemples concrets, ne serait-ce que pour la découverte de l'inconscient.

Il est bien vrai, Freud a toujours été soucieux de rappeler qu'il n'avait pas *découvert* l'inconscient. Il a toujours reconnu que les *philosophes* et les *écrivains* l'avaient découvert bien avant lui. Mais Freud réclamait tout de même l'originalité de l'étude *scientifique*¹⁷ de cet inconscient. Les philosophes et les écrivains ont pu en avoir une

¹³ Freud reprenait lui-même cette métaphore en 1914, en mettant en exergue à son histoire du mouvement psychanalytique l'inscription des armoiries de la ville de Paris : *Fluctuat nec mergitur*. Voir Freud Sigmund, 1991b, p. 44,

¹⁴ Je compte de la manière suivante : Freud lui-même, Suzanne & Siegfried Bernfeld (1944, « Freud's Early Childhood », dans *Bulletin of the Menninger Clinic*, 8, pp. 105-115 ; 1944, « Freud's First Year in Practice, 1886-1887 », dans *Bulletin of the Menninger Clinic*, 16, pp. 37-49 ; 1949, et S. Bernfeld « Freud's Scientific Beginnings », dans *American Imago*, 6, pp. 163-196), Fritz Wittels (1924 : *Sigmund Freud. Der Mann, die Lehre, die Schule*. Leipzig, Wien, Zürich : E. P. Tal) et puis Jones.

¹⁵ Mais il faudra sans doute ne pas juger trop sévèrement ces ratages et légendes. S'il faut en croire K. Eissler, Jones disposait de trop peu de temps, en raison de sa maladie mortelle, et d'un matériel trop riche pour le temps qui lui restait. Dans cette situation délicate, il lui était matériellement impossible d'éviter les « nombreuses erreurs » qui caractérisent sa biographie de Freud. (Voir Eissler Kurt R., 1966, p. 10)

¹⁶ Freud Sigmund, 1991b, p. 60.

¹⁷ Freud Sigmund, 1991a, p. 264.

bonne intuition ou une parfaite imagination, mais avant Freud, aucun psychiatre, neurologue ou psychologue y aurait consacré une étude scientifique systématique.

Si nous admettons la variabilité historique des critères de scientificité, c'est-à-dire si nous admettons comme scientifique ce qui, à telle ou telle période historique a été admis comme scientifique, et si nous omettons de juger rétrospectivement, à partir de nos propres critères actuels, nous avons toutes les raisons de douter de l'originalité de l'abord « scientifique » de l'inconscient.

Permettez-moi de vous citer très brièvement trois médecins, un allemand et deux anglais (je supposerai les français connus), qui s'intéressaient scientifiquement à l'inconscient, au refoulement et à l'étiologie sexuelle des névroses bien avant Freud :

- Le premier, Johann August Unzer (1727-1799), était médecin à Hambourg et éditeur d'un hebdomadaire (*Le médecin*) en 12 parties qui a connu deux éditions et des traductions en néerlandais, danois et suédois. Il était, entre autres, auteur d'un manuel de médecine (1770) dont la 5^e édition comportait 3 volumes. En 1771, il publiait un ouvrage portant sur les *Premiers fondements d'une physiologie de la nature animale proprement dite des corps animaux*¹⁸. (La traduction anglaise de Laycock, datant de 1851 – *the Principles of Physiology*¹⁹ – est entièrement accessible sur Google Books²⁰.) Dans cet ouvrage, Unzer développe une conception de l'association de représentations inconsciente, à l'origine des symptômes : « Souvent nous connectons à nos sensations extérieures des *attentes* d'autres sensations qui y étaient connectées auparavant. De cette manière une *prévoyance* accompagne nos sensations externes, qui mélange ses actions dans les machines mécaniques [c'est-à-dire surtout les muscles, TS] à celles issues de la sensation extérieure. Une certaine personne perd toujours connaissance pendant les phlébotomies. Quelque temps plus tard, il rencontre le chirurgien dans la rue et se sent pris par un malaise. Ce malaise était l'action sensible d'une prévoyance de la saignée accompagnant la seule sensation.²¹ » Et un peu plus loin : « Combien de fois entendons-nous des personnes dire : 'cette apparition me terrifie, m'affecte et me calme sans que je sache pourquoi, quelques idées subordonnées dont je ne sais me souvenir doivent en être la cause'...²² » Unzer énonce donc les principes mêmes de la théorie de l'hystérie défendue par Breuer & Freud dans les *Études sur l'hystérie* : association inconsciente des représentations et affects dus au traumatisme et répétition de l'expérience traumatique sous l'influence de déclencheurs extérieurs.
- Le Dr Thomas Laycock (1812-1876), un physiologiste anglais, a traduit Unzer en anglais, en 1851. Thomas Laycock est connu plus indirectement par son influence sur John Hughlings Jackson (1838-1911), dont Freud s'est très largement inspiré dans son tout premier livre : *Sur les Aphasies* (1891). Je rappellerai, au passage, que Freud a repris la notion de parallélisme neuropsychologique à Jackson, de même que sa conception de la « régression », qui dans sa traduction du principe neurophysiologique en psychologie, représente l'une des pierres angulaires de la

¹⁸ Unzer Johann August, 1771. L'on trouve une bibliographie et une bibliographie concises de Johann August Unzer dans la préface du Dr Thomas Laycock à sa traduction anglaise : Unzer John Augustus, 1851, pp. I-VIII.

¹⁹ Unzer John Augustus, 1851.

²⁰ <http://books.google.lu/books?id=P9kHAAAIAAJ&printsec=frontcover>.

²¹ Unzer John Augustus, 1851, p. 113.

²² Ibid., p. 121.

théorie freudienne du symptôme. Suite à des expériences de mesmérisme faites sur deux jeunes filles au *University College Hospital* à Londres en 1837, qui suscitaient des réactions vives parmi les médecins, le Dr Laycock, attaché au *York County Hospital* a commencé à étudier ces expériences²³. Les avis des physiologistes de l'époque se partageaient : la plupart pensaient qu'il s'agissait d'une simple fraude, d'autres pensaient plutôt qu'il s'agissait d'un symptôme hystérique. (Quand Charcot s'est mis à étudier l'hypnose en 1878, le rapprochement entre hypnose et hystérie en médecine était monnaie courante depuis au moins un cinquantenaire.)

Suite à son investigation, Laycock en est venu à la conclusion que le mesmérisme n'était pas une fraude, mais relevait d'une maladie fonctionnelle artificielle de l'encéphale, à laquelle dont surtout les jeunes femmes hystériques étaient susceptibles. Par la suite, Laycock s'est mis à étudier systématiquement les hystéries et a publié ses résultats dans deux articles parus en 1838 et 1839 dans le *Edinburg Medical and Surgical Journal*. À la même époque, il publie ses *Principles of General and Comparative Physiology* où il développe davantage ses recherches. En 1840 paraît son *Treatise on the Nervous Diseases of Women*. Dans un chapitre intitulé « *The instinctive Actions in Relation to Consciousness* », Laycock explique le phénomène de l'hystérie et les phénomènes adjoints tels que les épidémies religieuses, les renaissances, les tables tournantes ou le mesmérisme à partir d'un processus mental inconscient qu'il nomme la « fonction réflexe du cerveau ». (En 1833, Marshall Hall avait publié sur l'arc réflexe de la moelle épinière et Laycock fut l'un des premiers à appliquer ce nouveau concept au cerveau.²⁴)

Le réflexe cérébral de Laycock ne relève néanmoins plus d'un principe 'mécanique', automatique et aveugle, mais d'une cérébration, d'une activité cérébrale, inconsciente et intelligente, qui suppose des processus d'élaboration et de transformation, soit des pensées inconscientes. C'est la raison pour laquelle une névralgie hystérique, par exemple, se distingue d'une névralgie causée par des lésions inflammatoires : l'hystérie manifeste des douleurs sans lésions²⁵ car elle relève de la *cérébration* inconsciente. De même qu'il est possible de provoquer toutes sortes de sensations dans divers organes et différentes parties du corps en y dirigeant notre attention, explique Laycock, de même les douleurs hystériques sont causées par des « actes d'attention involontaires ou instinctifs », c'est-à-dire des actes mentaux inconscients tels que l'attention, l'imagination ou la réminiscence.

- Un autre physiologiste anglais, le Dr William Benjamin Carpenter (1813-1885) écrivait dans la cinquième édition des *Principles of human physiology: with their chief applications to psychology* que la majeure partie de notre activité mentale supérieure (« *much of our highest Mental Activity* ») doit être conçue comme l'expression de l'« action automatique » du cerveau. Il nous semble justifié, poursuit le Dr Carpenter, d'affirmer que le cerveau peut agir sur les impressions qui lui sont transmises et élaborer des résultats identiques à ceux que nous aurions pu acquérir à l'aide de la réflexion volontaire et ce « *sans aucune conscience de*

²³ Laycock Thomas, 1860, p. 466.

²⁴ Bien qu'il réclamaît la priorité de cette application, le médecin et physiologiste russe Ivan Mikhaylovich Sechenov (1829-1905) avait déjà développé cette idée dans les « Réflexes du cerveau » (*Refleksy golovnogo mozga.*) en 1863.

²⁵ Voir à ce propos Hodgkiss Andrew, 2000, pp. 32-35.

notre part. » Il s'agit d'un processus que tout le monde connaît de sa propre expérience, comme dans les cas où nous essayons de nous souvenir d'un nom qui nous échappe que et que nom revient à notre conscience quelque temps après que nous ayons cessé d'y penser.²⁶ Grâce à cette découverte, il devient possible d'expliquer les états mentaux extraordinaires tels que ceux du mesmérisme, des délires, du somnambulisme, de la folie, etc. Malgré les travaux de Thomas Laycock²⁷, le Dr Carpenter réclamait l'originalité de cette découverte en la nommant « cérébration inconsciente²⁸ ». La cérébration inconsciente peut agir sur les « impressions » qui lui sont transmises et se montre en mesure d'élaborer des résultats égaux à ceux que nous aurions pu attendre en dirigeant notre attention et notre concentration volontaire sur le même sujet²⁹. Autrement dit, la cérébration inconsciente est capable des mêmes réflexions, des mêmes élaborations que la pensée consciente, mais sans conscience. Et c'est elle qui est à l'origine de bon nombre de symptômes psychiques.

Voilà donc trois brèves illustrations de ce pourrait mentionner une autre histoire de la psychiatrie ou, pourquoi pas, de la psychanalyse.

Bien sûr, cette 'découverte' n'est pas exactement originale ou nouvelle. En 1967, un congrès à l'Université de Yale, aux États-Unis, abordait déjà ces mêmes questions. Les interventions du congrès ont parues sous forme d'un livre intitulé *Psychiatry and its History : Methodological Problems in Research*³⁰. L'un des intervenants, le psychiatre et psychanalyste suisse-canadien Henri Ellenberger, y résume les problèmes de l'historiographie de la « psychiatrie dynamique » et de la psychanalyse de la manière suivante³¹ :

1. L'histoire de la psychiatrie – et je me permets de compléter, l'histoire des psychothérapies et de la psychanalyse – est déterminée par « le culte du héros » (*sic*). L'historiographie du « culte du héros » assigne la place centrale d'une discipline à une seule personne, la fait passer comme génie et désigne toutes celles qui le précèdent comme « précurseurs » et celles qui le suivent comme « disciples », « rivaux » ou « apostats ». Je trouve qu'on ne peut le dire avec plus de concision et de précision que le Dr Ellenberger : l'historiographie du culte du héros caractérise de fait la quasi-totalité des histoires de la psychanalyse.
2. La foi, plus ou moins aveugle, dans des sources de second, troisième et quatrième ordre (c'est-à-dire dans des comptes-rendus, des citations de comptes-rendus de comptes-rendus, etc.) et la négligence systématique des sources originales. C'est un fait, depuis Ernest Jones, les psychanalystes intéressés à leur histoire ne retournent qu'exceptionnellement aux textes sources. Pourquoi d'ailleurs, alors qu'on sait qu'au commencement, la vérité était avec Freud et Freud la vérité. Même les références courantes à Charcot, à Bernheim, à Breuer ou à Janet, pour ne nommer que les plus cités, se passent systématiquement d'un retour aux textes. Elles se passent comme de petites cartes de main en main, de publication en

²⁶ Carpenter William Benjamin et Clymer Meredith, 1855, p. 607.

²⁷ À ce propos, voir l'explication de William Benjamin Carpenter, *Ibid.* pp. 465-480. Il est amusant de noter que quand Carpenter a finalement pris connaissance des travaux de Laycock, il a commencé par lui intenter un procès pour plagiat.

²⁸ *Ibid.*, p. 609.

²⁹ *Ibid.*, p. 607.

³⁰ Mora George et Brand Jeanne, 1970.

³¹ Ellenberger Henri F., 1970, p. 27; Ellenberger Henri F. et Micale Mark, 1993, pp. 254-255.

publication pour y figurer comme signes de l'érudition des auteurs. C'est pourquoi il ne faut pas toujours prendre les citations occasionnelles de passages originaux comme signes de ce retour aux sources.³²

D'après les auteurs du colloque et d'après Ellenberger, ces deux problèmes mènent régulièrement à la « formation de mythes historiques » qui recouvrent les textes originaux d'un « gros nuage de légendes ». Un nuage qui condense davantage la buée au sein de la bulle. Ellenberger propose la thérapie suivante en accord avec le diagnostic :

1. N'acceptez aucun fait pour acquis.
2. Vérifiez tout.³³
3. Remplacez tout matériel dans son contexte historique.
4. Séparez bien les faits de l'interprétation des faits.³⁴

Bien évidemment, les choses ne sont pas toujours aussi simples et la distinction entre le fait et son interprétation est souvent plus une question de degrés que de séparation nette. Nous aurons l'occasion d'y revenir quand nous parlerons du lien intime qui enchevêtre la pratique de l'interprétation, d'un côté, aux constructions de processus inconscients de l'autre. Mais comme « règle de travail », ou même comme « éthique personnelle du travail », la thérapie d'Ellenberger me convient parfaitement et j'espère que vous l'appliquerez également à ce que je pourrai vous raconter.³⁵

J'en viens à 'la morale de mon histoire' :

Comme si souvent, on ne trouve pas qu'une seule version des 'faits' historiques ou même cliniques chez Freud. En 1928, dans l'*Abrégé de psychanalyse*, Freud esquisse une image bien moins héroïque et solitaire de la psychanalyse : « Mais [la psychanalyse], comme de bien entendu, n'a pas jailli de la pierre et n'est pas tombée du ciel, elle renoue avec du plus ancien qu'elle poursuit, elle est issue d'incitations qu'elle transforme. Ainsi, son histoire doit commencer avec la description des influences qui ont été déterminantes [...].³⁶ »

En d'autres termes : loin de la *splendid isolation* mythique de 1914, la psychanalyse de 1928 est née comme méthode et comme théorie parmi les méthodes et théories qui furent celles de la physiologie, de la neurologie et de la psychiatrie de la fin du XIX^e siècle. Et s'il l'on relit les premiers textes de Freud (avant 1900), l'invention de la méthode et de la théorie psychanalytiques s'avèrent surtout aussi *en dialogue* avec la physiologie, la psychiatrie et la neurologie. Les noms de Janet, de Strümpell, de

³² Dans ce contexte, le fait de citer une citation originale trouvée dans un texte de seconde ou de troisième ordre, sans indication de la référence et avec l'intention de la faire passer comme une citation de texte original est considéré comme une peccadille. Le livre de Mora & Brand (voir la bibliographie à la fin du texte) en offre quelques illustrations intéressantes.

³³ Ce point peut évidemment prendre des proportions assez effrayantes pour qui aime les 'belles histoires', simples et brèves, sur la biographie de Freud et l'histoire de la psychanalyse. À cet effet, la critique la plus récente des recherches extrêmement bien documentées des époux Gicklhorn (Gicklhorn Josef et Gicklhorn Renée, 1960) par Kurt Eissler (Eissler Kurt R., 1966, p.ex. pp. 13-67).

³⁴ Pour qui s'intéresserait à une application convaincante de ces « règles de travail », en-deçà de toute discussion épistémologique sur les difficultés subtiles de la distinction fait-interprétation, je ne puis que recommander les livres et articles d'Ellenberger. *A minima*, je recommanderais son texte sur l'histoire de Anna O : Ellenberger Henri F. et Micale Mark, 1993, pp. 254-272.

³⁵ À ce propos, voir p.ex. Ellenberger Henri F., 1972, pp. 254-272 et Hirschmüller Albrecht, 1978, pp. 120-259, et le rapport original sur « Anna O » p. 348-362.

³⁶ Freud Sigmund, 1928, p. 405.

Oppenheim ou de Möbius y sont courants et leurs travaux reconnus comme sources déterminantes des conceptions cliniques et théoriques freudiennes.

De même, avant de se cloîtrer dans une *isolation* institutionnalisée pas si *splendid*, la psychanalyse de Freud était censée adhérer à la conception du monde, à la *Weltanschauung* scientifique. Dans le dernier chapitre des *Nouvelles conférences de psychanalyse*, parues en 1933, Freud écrit de fait : « À mon avis, la psychanalyse n'est pas capable de se créer une *Weltanschauung* qui lui serait propre. Elle n'en a pas besoin, elle fait partie de la science et peut se rallier à la *Weltanschauung* scientifique.³⁷ »

C'est ce qui, entre autres, explique des tentatives comme celle de Mme Else Frenkel-Brunswik (en 1954) de rattacher la psychanalyse au grand projet de la science unifiée³⁸. De même en 1958, Philip Frank, physicien et mathématicien autrichien, président de l'« *International Institute for the Unity of Science* » (le nouveau nom du « cercle de Vienne » à partir de 1937), pensait encore que « dans les termes des principes généraux du positivisme logique il n'y a aucune raison de ne pas aimer [*dislike*] la psychanalyse.³⁹ »

Or, parmi les différents attributs ou qualités d'une démarche scientifique, on ne compte certainement pas le renfermement hermétique et le rejet de toute démarche affine, connexe ou contradictoire.

Si donc la psychanalyse n'habite pas une autre planète où les vérités sont plus pures et les connaissances plus certaines et si, dans sa lente naissance, elle ne peut être isolée de ces autres approches qui partagent la même *Weltanschauung*, il n'y a pas de raison à ce que cette psychanalyse se mette soudainement à ignorer ces dernières quant aux questions, thèmes et problèmes qui sont les siens.

Si la psychanalyse n'est pas tombée du ciel et n'a pas jailli de la pierre, si elle est *née* du plus ancien et *issue* d'incitations qu'elle transforme, il est difficile de comprendre pourquoi son *évolution* et ses développements l'isoleraient de ces renouements et de ces incitations.

Programme

Je l'avais annoncé l'année dernière : il existe, depuis les années 1980, les années où quelques philosophes, épistémologues, psychiatres et psychologues se combattaient vaillamment dans les *Freud Wars*, un champ de convergence étonnant dont le nom risque de rappeler les pires ennemis de la psychanalyse : la psychologie dite « cognitive ». Et j'avais également attiré votre attention sur la confusion qui règne entre la dénomination des thérapies dites « comportementales-cognitives » et les « sciences cognitives ». Dans les deux cas, l'adjectif « cognitif » dépasse rarement l'homonymie, dans la mesure où les thérapies dites cognitives me semblent plutôt néo-behavioristes (du moins au sens de P. Suppes⁴⁰).

³⁷ Freud Sigmund, 1933, p. 197.

³⁸ Frenkel-Brunswik Else, 1954. À ce sujet, voir également Borchers Dagmar, 2003, pp. 323-338.

³⁹ Frank Philipp, 1990, p. 313. L'article a également été repris dans Mujeeb-ur-Rahman M., 1977.

⁴⁰ « *A theory of psychological phenomena is neobehavioristic if it recognizes as the essential observable data only stimulus conditions and responses, with both stimulus conditions and responses described in terms that are recognized as properly psychological. [...] Thus, in neobehaviorism as opposed to classical behaviorism it is quite appropriate to postulate a full range of internal structures, ranging from memory hierarchies to language production and language comprehension devices that cannot be, from the standpoint of the theory, directly observed.* » (Suppes Patrick, 1975, p.270) Et plus loin : « *Behaviorism as a fundamental methodology of psychology is here to stay, but the room that it occupies is sufficiently large to admit a dazzling array of mental furniture. Clear recognition that there is mental*

Ce qui, plus généralement, a été nommé « sciences cognitives » regroupe en fait un domaine très vaste de recherches dans des disciplines très différentes comme la psychologie, la philosophie et l'épistémologie, les neurosciences (un autre programme de recherche vaste et multiple), la linguistique, l'informatique (plus particulièrement l'intelligence artificielle) et même la biologie et la sociologie. Et c'est dans les domaines de la psychologie, de la philosophie, de la linguistique, des neurosciences et même de l'informatique cognitive que certaines voix se sont fait entendre pour rappeler dans quelle mesure ces recherches avaient été précédées par celles d'un certain Sigmund Freud à Vienne, au début du vingtième siècle.

En 1985, l'un de ces chercheurs dont je vous parlerai cette année, le psychologue cognitif Matthew Hugh Erdelyi, voyait par exemple la convergence entre psychanalyse et psychologie cognitive se mettre en œuvre selon les axes suivants :

- La sémantisation de la psycholinguistique avec son accentuation de « contenus sémantiques profonds » et la redécouverte de la nécessité de l'interprétation,
- la contextualisation de la cognition,
- l'incorporation de facteurs motivationnels dans l'approche des rapports de perception et de mémoire,
- l'intérêt renouvelé pour les métaphores
- et la recherche sur les processus inconscients.

Et Erdelyi d'en conclure pour la psychologie clinique : « La psychologie clinique d'aujourd'hui est plus proche de la psychanalyse qu'il y a une décennie et – je ne doute pas que l'avenir le montrera – converge rapidement vers elle.⁴¹ »

L'objectif du cours de cette année ne consistera néanmoins pas à *démontrer* – à esquisser tout au plus – cette convergence de la psychanalyse et de certaines recherches de la psychologie cognitive expérimentale. C'est pourquoi, je ne reprendrai pas un à un les points de la liste de Erdelyi.

Je procéderai autrement : j'ai mentionné ce qui ne me semble pas si original chez Freud, j'aimerais désormais pointer ce qui me semble l'être. Je pense tout d'abord à la méthode particulière, développée par Freud, une sorte de dialogue qu'il nomme (peut-être maladroitement) « association libre » d'une part. D'autre part, il y aussi la tentative systématique d'établir une grammaire des processus de pensée inconscients. Et par cette « pensée » (c'est vrai aussi de l'adjectif « cognitif » dans les approches mentionnées) il ne faut pas entendre un processus psychique impliquant la seule intelligence. Mis à part la conscience, la pensée freudienne préserve tous les attributs de la pensée selon Descartes : affections, émotions, volontés, passions, sentiments, sensations, rêves et images. Sans oublier, bien évidemment, ce que Descartes nommait « l'union de l'âme et du corps », qui pose de sérieux problèmes à la belle répartition conceptuelle dite « dualisme ». Ce qui me permet, au passage, d'évoquer un autre point du programme : la convergence de la corporéité (et de la sexualité) de la pensée chez Freud et quelques programmes de recherche cognitifs sur la « pensée incorporée ».

Mon approche ne sera donc pas historique, au sens où il s'agirait de montrer comment psychanalyse et psychologie cognitive convergent. Mon approche sera thématique et chronologique. Je vous proposerai de repartir de la *Traumdeutung* et d'y isoler ce qu'il

furniture inside the room is why the sign over the door should now be changed from behaviorism to neobehaviorism. » (Suppes Patrick, 1975, p. 284)

⁴¹ Erdelyi Mathew, 1985, p. XI.

en est de la méthode freudienne et d'y déterminer ensuite l'une des premières versions de la grammaire de l'inconscient. Je tenterai de vous montrer dans quelle mesure les deux – la méthode et ce qu'elle permet d'affirmer quant au processus inconscients – sont intimement liés. Comment l'une, la grammaire, repose sur l'autre, l'association libre, et dans quelle mesure la grammaire risque de tomber quand les principes de la méthode trébuchent.

J'essaierai de montrer ensuite comme Freud généralise et sa méthode, son « art d'interpréter » et sa grammaire de manière à y inclure un nombre impressionnant de phénomènes psychiques et même, mais plus modérément, corporels.

Si pour tout cela Freud avait réussi à assoir ses découvertes, sa pratique et ses théorisations sur un fondement solide et indubitable – qu'il soit méthodologique, clinique, thérapeutique, théorique ou scientifique – il n'y aurait en effet pas grand intérêt à s'intéresser à ce que d'autres approches proposent sur les mêmes découvertes. Mais si, comme je pense pouvoir le montrer, ces fondements s'avèrent problématiques, et si la psychanalyse freudienne ne partage pas seulement la vision du monde scientifique, mais également l'océan dans lequel elle vogue, il semble intéressant de voir comment ces autres approches se débrouillent avec les mêmes questions, avec les mêmes problèmes. Il ne s'agira pas tant de proposer une application, voire une rectification des positions freudiennes à partir des apports des sciences cognitives que de l'intérêt pratique dans les abords scientifiques différents de questions similaires.

Dès la fois prochaine, nous allons donc reprendre la grammaire des rêves. Ensuite, nous verrons comment Freud généralise les résultats de sa recherche sur les rêves en les appliquant aux symptômes quotidiens et psychopathologiques en général. Ces développements fourniront le point de départ d'une comparaison avec les recherches expérimentales plus récentes sur les rêves par David Foulkes. Nous nous intéresserons surtout à son abord des rêves infantiles⁴² et puis à son approche de la grammaire des rêves.⁴³ Après Foulkes, nous en viendrons aux différentes expériences d'Erdelyi sur l'association libre en rapport avec la question de l'hypermnésie et de la paramnésie de contenus mnésiques inaccessibles.⁴⁴ Nous verrons également comment Erdelyi en développe progressivement une théorie du refoulement.⁴⁵ Suite aux développements de ces différentes approches, nous tenterons d'esquisser quelques premiers résultats d'une étude comparative des convergences de l'approche clinique et de l'approche expérimentale. Et, partant de là, nous retournerons à la question de l'interprétation, notamment en rapport avec ce que Freud appelait la « construction », c'est-à-dire de l'interprétation dans sa dépendance aux perspectives théoriques ou personnelles.

Un dernier mot sur le grand absent, le troisième apport freudien qui me semble original, du moins dans sa systématisation : le transfert. Je ne l'entamerai que de biais parce qu'il me semble mériter une analyse à part entière. Nous verrons que, quand nous aborderons la question de l'interprétation psychanalytique, il n'y aura pas moyen de détacher l'interprétation de la question du transfert. Le terme paraît courant, du moins en psychanalyse, mais à y regarder de près, il semble recouvrir un nombre de significations, englober un éventail de phénomènes et compter une quantité de programmes moraux et métaphysiques tellement impressionnant que seul un travail de très longue haleine permettra de débroussailler le terrain. Je noterai aussi qu'il n'existe

⁴² Foulkes David, 1999.

⁴³ Foulkes David, 1978.

⁴⁴ Erdelyi M. H., 1996.

⁴⁵ Erdelyi Matthew Hugh, 2006.

aucun cas clinique de Freud où la question du transfert soit abordée systématiquement et de front. Mis à part les quelques conseils pratiques dans les écrits techniques, le transfert est surtout resté à l'état de concept théorique dans l'œuvre freudienne. Ce pourquoi chaque analyste ou chaque école peut y projeter son propre sens pratique, tout en revendiquant la plus parfaite fidélité à Freud.

Bibliographie

- Anderson PW. (1972). « More is different. » In: *Science*, 177 (4047), 393-396.
- Bion Wilfred R. (1963). *Elements of psycho-analysis*. London: William Heinemann.
- Borchers Dagmar. (2003). « No Woman, No Try? — Else Frenkel-Brunswik and the Project of Integrating Psychoanalysis into the Unity of Science. » Dans *The Vienna Circle and Logical Empiricism*.
- Carpenter William Benjamin et Clymer Meredith. (1855). *Principles of human physiology, with their chief applications to pathology, hygiene, and forensic medicine. Especially designed for the use of students* (5th American ed.). Philadelphia, : Lea & Blanchard.
- Crews F. C. (1995). *The memory wars: Freud's legacy in dispute*: New York Review of Books.
- Edelson Marshall. (1984). *Language and interpretation in psychoanalysis*. Chicago: University of Chicago Press.
- Eissler Kurt R. (1966). *Sigmund Freud und die Wiener Universität. Über die Pseudo-Wissenschaftlichkeit der jüngsten Wiener Freud-Biographik*. Bern [u.a.]: Huber.
- Ellenberger Henri F. (1970). « Methodology in Writing the History of Dynamic Psychiatry. » Dans George Mora & Jeanne Brand (Éds.), *Psychiatry and its History*. Springfield, Illinois: C. C. Thomas.
- . (1972). « The story of "Anna O": a critical review with new data. » In: *Journal Of The History Of The Behavioral Sciences*, 8, 267-279.
- Ellenberger Henri F. et Micale Mark. (1993). *Beyond the unconscious : essays of Henri F. Ellenberger in the history of psychiatry*. Princeton, N.J.: Princeton University Press.
- Erdelyi M. H. (1996). *The recovery of unconscious memories: Hypermnnesia and reminiscence*: University of Chicago Press.
- Erdelyi Matthew Hugh. (2006). « The unified theory of repression. » In: *Behavioral and brain sciences*, 29 (05), 499-511.

- Fodor J. A. (1974). « Special Sciences (Or: The Disunity of Science as a Working Hypothesis). » In: *Synthese*, 28 (2), 97-115.
- Forrester John. (1997). *Dispatches from the Freud wars : psychoanalysis and its passions*. Cambridge, Mass.: Harvard University Press.
- Foulkes David. (1978). *A Grammar of Dreams*. New-York: Basic Books.
- . (1999). *Children's dreaming and the development of consciousness*. Cambridge, Massachusetts: Harvard University Press.
- Frank Philipp. (1990). « Psychoanalysis and logical positivism. » Dans Sidney Hook (Éd.), *Psychoanalysis, Scientific Method, and Philosophy*. New-Brunswick, NJ: Transaction Publishers.
- Frenkel-Brunswik Else. (1954). « Psychoanalysis and the Unity of Science. » In: *Proceedings of the American Academy of Arts and Sciences*, 80 (4), 271-347.
- Freud Sigmund. (1928). « Kurzer Abriss der Psychoanalyse. » Dans *Gesammelte Werke XIII*. Frankfurt: Fischer Verlag, 1999.
- . (1933). « Neue Folge der Vorlesungen in die Psychoanalyse. » Dans *Gesammelte Werke XV*. Frankfurt: Fischer Verlag, 1999.
- . (1991a). « Das Unbewußte (1913). » Dans *Gesammelte Werke X*. Frankfurt am Main: Fischer Verlag.
- . (1991b). « Zur Geschichte der psychoanalytischen Bewegung (1914). » Dans *Gesammelte Werke X*. Frankfurt am Main: Fischer Verlag.
- George Lakoff. (1997). « How unconscious metaphorical thought shapes dreams. » In: *Cognitive science and the unconscious*, 89-120.
- Gicklhorn Josef et Gicklhorn Renée. (1960). *Sigmund Freuds akademische Laufbahn im Lichte der Dokumente*. Wien ; Innsbruck: Urban & Schwarzenberg.
- Gomez Lavinia. (2005). *The Freud Wars*. London, New-York: Psychology Press.
- Hirschmüller Albrecht. (1978). *Physiologie und Psychoanalyse in Leben und Werk Josef Breuers*. Bern: Hans Huber.
- Hodgkiss Andrew. (2000). « From lesion to metaphor: chronic pain in British, French and German medical writings, 1800-1914. » In: *Clio Medica*, 58, i-iii, 1-218.
- Kaplan-Solms Karen et Solms Mark. (2002). *Clinical studies in neuro-psychoanalysis : introduction to a depth neuropsychology* (2nd ed.). New York: Karnac.
- Klein George Stuart. (1975). *Psychoanalytic Theory*: International Universities Press.

- Lakoff George et Johnson Mark. (1980). *Metaphors we live by*. Chicago: University of Chicago Press.
- Laycock Thomas. (1860). *Mind and brain; or, The correlations of consciousness and organisation; with their applications to philosophy, zoology, physiology, mental pathology, and the practice of medicine*. Edinburgh: Sutherland and Knox.
- Mora George et Brand Jeanne. (1970). *Psychiatry and its history; methodological problems in research*. Springfield, Illinois: C. C. Thomas.
- Mujeeb-ur-Rahman M. (1977). *The Freudian paradigm: Psychoanalysis and scientific thought*. Chicago: Nelson-Hall Publishers.
- Neurath Otto. (1932). « Protokollsätze. » In: *Erkenntnis*, 3, 204-214.
- Schafer Roy. (1976). *A new language for psychoanalysis*. New Haven: Yale University Press.
- Suppes Patrick. (1975). « From behaviorism to neobehaviorism. » In: *Theory and Decision*, 6 (3), 269-285.
- Unzer Johann August. (1771). *Erste Gründe einer Physiologie der eigentlichen thierischen Natur thierischer Körper*. Leipzig: Weidmann.
- Unzer John Augustus. (1851). *The principles of physiology* (Thomas Laycock, Trad.). London: Sydenham Society.
- Wilson Stephen, Zarate Oscar et Appignanesi Richard. (2002). *Introducing the Freud wars*. Cambridge, U.K., USA, Lanham, Md.: Icon Books; Totem Books.